

• CULTURE •

La danse à toute vapeur

Chez Roger Sinha, l'Orient de ses origines
indo-arméniennes rencontre l'Occident de sa terre d'adoption

LE JARDIN DES VAPEURS

Chorégraphie: Roger Sinha. Interprétation: Tom Casey, Parise Mongrain, Isabelle Poirier et Roger Sinha.

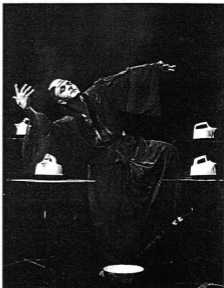
BURNING SKIN

Chorégraphie et interprétation: Roger Sinha. À l'Agora de la danse, les 23, 24, 25 et 26 avril derniers.

ANDRÉE MARTIN

La danse de Roger Sinha impressionne, captive et émeut. Résultat d'un fin métissage, hors du commun et surtout hors de toutes modes, les œuvres de cet artiste ne ressemblent à rien d'autres. Elles sont le reflet de cet être multiple, dont les expériences sociales, culturelles et corporelles, très diverses, se font ressentir jusque dans les moindres détails. La poésie émanant de ses chorégraphies demeure difficilement comparable, tout comme la facture gestuelle; synthèse fort réussie de Bharata Natyam, de Kalarī, de Kathakali, etc., et d'un langage personnel. Chez lui, l'Orient de ses origines indo-arméniennes rencontre l'Occident de sa terre d'adoption, et le caractère intimiste se double d'une dimension universelle.

Dès les premières secondes du *Jardin des vapeurs*, sa nouvelle création pour quatre danseurs, Sinha nous plonge dans un monde lointain, imaginaire, où l'on sent en filigrane, quelque chose de l'Inde spirituelle et mythique. Dans cette atmosphère envoûtante et mystérieuse, prend place une succession de trios, de duos, de solos et de quatuors, où les gestes sont précis et limpides. Ce qui retient notre attention dans cette pièce construite comme de la dentelle, ce n'est pas tant la thématique explorant les relations de pouvoir entre maître et élève, mais plutôt l'ensemble de la danse et la beauté hypnotique qui s'en dégage. D'une complexité rare, la chorégraphie met en évidence le travail des bras, tantôt amples, tantôt subtils, mais aussi des mains et des doigts, ponctué ça et là d'accents infimes ou encore de sauts époustouffants. Le mélange étrange entre d'une part, une douceur et une fluidité remarquable, et d'autre part une force, voire une agressivité extrême, nous renvoie une image déstabilisante de la réalité humaine. En fai-



Roger Sinha dans un mouvement de *Burning Skin*.

sant se côtoyer des dynamiques corporelles aussi opposées. Sinha nous engage dans une réflexion sur l'ambiguïté, bien vivante, de l'homme; à la fois tendre et sauvage, violent et empathique.

Mais cette dualité/polarité propre à l'être humain que nous sommes semble avoir toujours fait partie des préoccupations de l'artiste. Déjà dans *Burning Skin*, son premier solo créé en 1991 à Tangente et présenté en seconde partie du spectacle, on pouvait lire cette opposition. D'un côté, il y a l'humour, la délicatesse, la bonté, et de l'autre, la haine, l'énergie explosive et l'instinct de destruction. S'inspirant de l'autobiographie d'Hanif Kureishi, c'est une part de sa propre vie, de déraciné et d'immigrant, que nous livre Sinha à travers cette œuvre exquise.

Attendant, percutant, triste et drôle, ce solo n'a rien de très

conventionnel. Au centre de la scène trône un petit Taj Mahal, symbole de l'Inde dans toute sa splendeur et sa puissance. Autour, dans une suite de tableaux hétéroclites, l'artiste y exécute une variation de ballet et boit du thé au rythme du célèbre *Danube bleu* de Strauss, danse un solo de Bharata Natyam sur de la musique rock, se promène avec un bol d'eau bouillante en équilibre sur la tête, nous raconte son adolescence dans la rue, etc. L'aspect éclaté de cette pièce, mais aussi la force et la fougue de Sinha sur scène, apportent beaucoup de charme à cette œuvre sur l'entrechoquement des peuples et la recherche de l'identité. Un programme chargé d'émotions et d'images, dont certaines des plus belles demeurent celles d'une danse jusqu'au bout des doigts.